

apportaient le récit de quelque sinistre, elle était dans des transes, et cependant les dissimulait de peur qu'il ne raillât ses terreurs ; que l'indifférence de son mari fût réelle ou affectée, elle ne pouvait la lui pardonner. Le fossé creusé entre les deux époux s'était peu à peu élargi, l'un accentuant de jour en jour sa froideur, l'autre renonçant à ranimer une affection éteinte, et se renfermant dans l'attitude de la fierté blessée.

Avant d'en venir à accepter comme définitive cette situation, Mme Vandeuve avait cherché à se persuader que cette humeur morose était le résultat de pertes d'argent, de mécomptes dans ses affaires, ou à des souffrances physiques qu'il dissimulait ; mais non, il était avec sa fille le plus affectueux des pères ; il retrouvait, auprès d'elle, sa bonne humeur d'autrefois, sa voix avait pour lui parler des inflexions caressantes, sa physionomie devenait rayonnante quand il entendait son gracieux babillage, et sollicitait d'elle l'aveu d'un désir ou d'un caprice, pour avoir le plaisir de le satisfaire ; il ne se lassait jamais de l'entendre, de faire avec elle de longues promenades dans les allées du jardin. Pour ne pas l'affliger, il évitait, en sa présence, de manifester sa froideur à Mme Vandeuve, et témoignait à celle-ci une aménité qui n'était pas dans ses habitudes, quand il n'avait aucune raison de s'imposer cette contrainte.

Mme Boissière s'était souvent demandé pourquoi le mariage auquel elle avait applaudi, avait si mal tenu les promesses des premiers jours, pourquoi avait surgi entre l'époux et l'épouse, entre le père et le fils, ce dissentiment qui menaçait de s'éterniser : elle cherchait encore la solution du problème, lorsque Mme Vandeuve entra.

Les deux amies étaient à peu près du même âge, mais si l'une avait conservé dans sa maturité la sérénité de ses jeunes années, si son visage reflétait ce contentement d'une existence qui s'écoule calme et tranquille, exempte de chagrins et d'inquiétudes, l'autre trahissait à première vue, par son attitude, par l'expression de la physionomie, le découragement d'un être qui a perdu jusqu'à l'illusion de l'espérance. Les grands yeux de Mme Vandeuve avaient perdu leur vivacité, sa bouche avait pris un pli douloureux, ses joues s'étaient creusées et sa pâleur contrastait avec les fraîches couleurs de son amie. Celle-ci l'examinait avec un affectueux intérêt ; jamais elle n'avait été plus frappée de ces symptômes inquiétants : elle remarqua aussi la simplicité exagérée de son costume, dont la couleur sombre, la coupe dépourvue d'élégance, n'étaient en harmonie ni avec son âge ni avec sa position sociale.

— Ma chère Berthe, lui dit-elle, j'ai un reproche à t'adresser : pourqu'on apporte tu si peu de soin à ta toilette, tu te vieilliss à plaisir : tu n'as pas cependant derrière toi un assez grand nombre d'années pour justifier ce complet oubli de l'élégance.

— Je t'assure que ma toilette me préoccupe peu.

— Tu as tort. Autrefois, sans être coquette, tu apportais dans ta mise un goût exquis qui relevait le charme de ton éclatante beauté, pourquoi ce changement ?

— Autrefois je cherchais à plaire, maintenant je n'ai plus aucune raison de me mettre en frais.

— Il faut toujours chercher à plaire à son mari. Un homme n'est jamais indifférent aux succès de sa femme.

Mme Vandeuve sourit tristement et secoua la tête.

— Je puis t'affirmer que mon mari ne me fait pas l'honneur de s'apercevoir si mes robes sont fraîches ou fanées, si elles sont

faites rue de la Paix ou par une ouvrière de village.

Mme Vandeuve n'avait pas encore fait aussi clairement l'aveu de son profond abattement.

— Ma pauvre amie, lui dit Mme Boissière, quelle est celle d'entre nous qui n'a pas eu ses heures de déception ? mais il ne faut jamais s'y attarder, si le cœur d'un mari nous échappe, il faut travailler à la ressaisir.

— Ne l'ai-je pas essayé ? tous mes efforts ont été impuissants, je n'ai pu vaincre son indifférence, je suis tentée de dire sa haine.

— Ne parle pas ainsi. L'affection qu'il te témoignait autrefois avec tant d'ardeur n'est pas éteinte dans son cœur. Ne proteste pas ; je sais ce que tu vas me répondre. Moi aussi j'ai remarqué sa froideur, ses absences répétées, l'affectation qu'il mettait à l'éviter, mais j'ai remarqué aussi les regards attendris qu'il jetait parfois sur toi, l'accent ému avec lequel il parlait de toi. On dirait qu'un combat se livre chez lui, entre deux sentiments contradictoires, qu'il voudrait s'interdire de t'aimer, et qu'il n'y parvient pas. Rappelle-toi cette maladie qui te conduisit aux portes du tombeau. Il affectait la froideur, il cherchait à paraître n'obéir qu'au sentiment du devoir, en te prodiguant ses soins empressés, en réclamant les lumières des princesses de la science. Sous le masque d'un visage impassible, j'ai deviné son désespoir, j'ai surpris ses larmes quand il croyait pleurer sans témoin.

— Et cependant lorsque j'exprimai le désir qu'il fit venir notre fils, que je voulais embrasser avant de mourir, il accueillit ma prière avec une physionomie glaciale.

— Il te promit d'exaucer ton désir.

— Mais de quel ton ! et lorsque le jour même le médecin déclara qu'il répondait de moi, il se dispensa d'écrire ; il savait cependant que la joie de revoir mon Marcel aurait été le remède le plus efficace pour hâter ma guérison.

— Écoute-moi, Berthe, et laisse-moi te dire que peut-être t'es-tu trop vite découragée. Nous avons notre dignité comme les hommes, nous croyons que notre fierté nous oblige à opposer la froideur à la froideur, et notre susceptibilité écarte toutes les chances d'un rapprochement. La vie est une lutte : qui renonce à combattre s'interdit l'espoir de vaincre.

— Tu en parles à ton aise, toi dont les espérances n'ont jamais été trompées, qui peux regarder en arrière sans trouver dans ton passé un nuage qui ait obscurci ton bonheur.

Mme Boissière sourit mélancoliquement.

— Chacun de nous a ses jours d'épreuve : ce qui est vrai, c'est que mon mari a toujours été pour moi un modèle de bonté et d'indulgence, mais le tien est un cœur droit et loyal, incapable de calculs bas et égoïstes.

— C'est pour cela que j'ai perdu toute illusion. Le changement qui s'est opéré en lui ne peut être le résultat d'un caprice, il faut qu'il ait eu, pour me frapper de réprobation, un grave motif, un grief qui le rend inflexible.

— Un grief, lequel ?

— Je ne sais, j'ai cherché à le découvrir, j'ai perdu l'espoir d'y réussir.

— Et tu courbes la tête, sans tenter désormais d'en appeler d'un arrêt qu'une franche explication pourrait peut-être faire révoquer. Se résigner, c'est souvent manquer de courage. Tu n'en as pas le droit, puisque tu as des enfants auxquels tu dois compte du bonheur de la famille.

— Ne dis pas mes enfants, car il a donné à Jeanne toute l'affection dont il a interdit à Marcel de prendre sa part.

— C'est d'elle aussi que je parle, car le frère et la sœur s'aiment tendrement. Les souffrances de l'un sont aussi celles de l'autre. Jeanne ne saurait être heureuse, si son frère ne l'est pas.

Mme Vandeuve persistait dans son abattement.

— Berthe, reprit son amie, reprends courage et écoute-moi : il est des occasions qu'il faut savoir saisir, rappelle-toi que nous sommes à la veille du jour où, il y a vingt-cinq ans, fut célébrée votre union.

— Vingt-cinq années de mariage, combien de jours de bonheur !

Mme Boissière parut ne pas entendre cette amère exclamation.

— Nous allons fouiller tes tiroirs pour y chercher les parures qui sont plus susceptibles de relever ta beauté.

— Quelle étrange idée !

— Et tu aborderas ton mari avec l'assurance d'une personne qui a confiance dans la bonté de sa cause, tu lui diras : Mon ami, à pareille date nous sommes allés à l'autel le cœur enivré d'espérance, nous nous aimions sans restriction, sans réserve, nous avions foi l'un dans l'autre, car nos bouches ne savaient pas mentir. Pourquoi cet heureux jour a-t-il eu si peu de lendemains ? Pourquoi la froideur et la tristesse ont-elles envahi notre foyer, pour lequel j'avais rêvé les joies d'une intimité que ne troublerait aucun malentendu ? Dites-le moi, j'ai le droit de le savoir.

— Tu es dupe des illusions de ton amitié. Ce souvenir que tu invoques pour opérer un rapprochement, ne servira qu'à creuser encore l'abîme qui existe entre nous ; il se dira : quelle amère ironie de rappeler le jour funeste où je me suis lié par une chaîne que je voudrais, que je ne puis briser ! S'il exprime franchement sa pensée, ce sera pour me déclarer que son affection est morte, et qu'elle ne saurait renaitre.

— J'ai plus de confiance, promets-moi d'essayer.

— Soit, répondit Mme Vandeuve, mais je suis comme un soldat qui marche au combat avec la certitude de la défaite, il me semble que toute joie m'est désormais interdite.

— Même celle de serrer ton fils dans tes bras.

Mme Vandeuve fixa sur son amie un regard interrogateur. Elle se rappela quelques paroles échappées à Jeanne, qui dans son bonheur, n'avait pu complètement garder son secret, et avait laissé deviner qu'un grand événement était à la veille de s'accomplir.

— Mon fils va arriver, dit-elle, c'est donc là la surprise que Jeanne me ménage. Je n'avais pas compris ses réticences, ses airs mystérieux. La chère enfant s'est figuré que c'était un jour de bonheur qu'elle préparait.

— Et cette nouvelle t'attriste, pourquoi cette pâleur qui couvre ton visage ?

— Oui, j'ai peur, car je prévois que l'arrivée de Marcel me menace d'une nouvelle épreuve. Tu sais si je l'aime, si ma pensée se reporte constamment vers lui, pauvre enfant que je dois dédommager de l'affection que son père lui refuse. Depuis de longues années il m'a été donné bien rarement de voir mon fils : pendant les séjours de courte durée qu'il faisait à la maison, je croyais devoir me cacher pour lui prodiguer mes caresses, pour entendre ces confidences si douces au cœur d'une mère. Je devrais tressaillir de joie à la nouvelle de son arrivée, eh bien ! je tremble de le voir pour la dernière fois.

Il y a un an il revint, mon mari le reçut avec un visage glacial, ne lui adressa ni une félicitation, ni un mot bienveillant, et alléguant une affaire pressante pour partir en voyage. Marcel me dit : ma présence est